

ACADÉMIE
des
JEUX FLORAUX

de
BRETAGNE



BREST

III

15, rue Loucheur
BREST

Les poèmes ci-inclus furent couronnés à nos Jeux Floraux 1958 dont le palmarès a été publié au tome I.

Les œuvres précédentes et celles qui suivront constitueront peu à peu notre Anthologie. Elle sera la continuation de notre Florilège d'entre les deux guerres 1914 et 1939 (dix fascicules.)

Le président du Jury, Auguste BERGOT.

Mme BARBET-LE THOËR

Sur la côte bretonne

Quand claquent les sabots de bois
Au fond des chemins creux ;
Quand le vent hurle sur les toits,
Les tisons dans l'âtre, crépitent joyeux.

En furie, la mer dans sa robe blanche,
Cruelle, frappe la grève comme une barbare.
Sur les dunes, l'herbe rase et les pervenches,
Courbent le dos au vent du soir.

Récitant des Avés à Notre-Dame
Au calvaire, ils sont venus
Ces enfants et ces douces femmes,
Interrogeant la vague et la nue.

Tout là-bas, jouet des éléments,
Surgit le thonier de l'espoir.
Coque de noix, ballottée dans le noir
A la crête des vagues reparait un instant.

Encore un grain ! dit un ancien ;
Le raffiot est solide, j'en répons ;
Et ce soir, les gars oublieront chez Kerdren
Devant une bolée de cidre, riront et chanteront...

YVES BROUSTAIL

Le gui

Quand la lune croissait sans avoir pris sa force,
Les Druides cueillaient à la faucille d'or,
De blanc tout revêtus, sous l'astre faible encor,
Le gui dont la racine est sous la rude écorce.

Le rouvre fut toujours l'arbre du bois sacré
Où le Druide songe à ses pieux offices.
Son feuillage est prescrit dans tous les sacrifices :
Arbre divin comme l'oratoire du Bré.

Le gui sacré pour nous représente la vie :
Quand le vent de l'hiver siffle et souffle en furie.
Il reste vert et gai parmi les rameaux morts
Des arbres dépouillés d'un monde qui s'endort.

Le gui pousse au pommier tout comme au peuplier :
C'est le vivace esprit sortant de la matière,
Phénomène constant dans la Nature entière ;
Son symbole à la vie éternelle est lié.

FERNANDE CALVEL

Ballade à mon amie défunte

J'ai vu mourir celle que j'aime
J'ai vu se fermer ses beaux yeux.
Sa bouche, délicat poème,
N'est plus qu'un arc mystérieux
Et ses mains d'un geste pieux
Serrent la croix. Une fleuriste
Couvre de fleurs son corps gracieux.
Mon cœur est mort, mon âme est triste !

Ma bien-aimée est toute blême
Et je suis là, silencieux,
Ne contemplant plus qu'un emblème
Qui se fane et moi, l'orgueilleux,
Je plie un genou dévotieux :
Ainsi fait-on depuis qu'existe
Le monde en son cours prestigieux...
Mon cœur est mort, mon âme est triste !

Je l'aimais bien plus que moi-même !...
J'ai perdu son rire joyeux...
Et je sais qu'aucun stratagème
Qu'il soit subtil, artificieux,
N'offrira le don merveilleux
Qui permet qu'au trépas résiste
Un être jeune ou bien très vieux.
Mon cœur est mort, mon âme est triste !

Seigneur, mon désir impérieux
Vers vous monte, humble et réaliste :
Emportez au fond des grands cieus
Mon cœur mort, mon âme si triste !

PIERRE COULON

Retraite

Les jours étaient sombres, l'ennui mon conseiller.
Les nuits étaient longues, le rêve emplissait tout.
Pour rire, il m'eut fallu la présence d'un fou.
J'étais seul, aux arrêts, capitaine endeuillé.

Comme un preux chevalier, fidèle à mon serment,
Dans ces lieux isolés, solitaires, inconnus,
J'accomplissais ma peine et payais mon tribut
A l'éternelle loi que l'on sert à vingt ans.

Mais l'image accourait, oubliant la distance,
Portant avec elle le souvenir des sens
Et l'émoi merveilleux d'un doux frisson de femme.

Oh ! folle vision qui toujours revenait,
Berçant mon pauvre cœur, entretenant la flamme
Que je venais combattre et qui me dévorait.

Havre commun

Eternel
Caban,
fraternel
Carcan,

La tombe
où, morts,
retombent
les corps.

Attend
Le suprême
moment,

Le dilemme
poignant
qui rend blême...

— 4 —

MARIE-DROUART

Clair de lune

De ma fenêtre, bien longtemps,
J'ai contemplé le clair de lune ;
Et, sans bruit, pendant tout ce temps,
L'ombre s'est portée sur la dune.

Voici qu'un doux rayon d'argent,
Descendu du ciel clair, se pose
Sur une voile au ton changeant,
Qui, de si loin, me semble rose.

Un vent fort siffle sur la grève.
Pousse les sables, par paquets,
Leur fait chanter un chant de rêve,
Puis, les jette sur les galets.

Et, le flot, qui vient en dansant,
Fait, au roc, un aveu très tendre ;
Puis il recule, en glissant,
Pour s'en aller, plus loin, s'étendre.

Devant la lune, j'ai rêvé
Aux grands mystères de ce monde.
Un coin du voile s'est levé
Et ma nuit en est moins profonde.

— 5 —

Nocturne

Ce soir, au dehors, vent et pluie
Heurtent les vitres du salon.
Auprès du feu si doux, si bon,
Mes lourds chagrins, je les oublie.

J'écoute rugir la tempête,
Des « boutous » claquent le granit,
Plus loin a grincé la girouette,
Mais, ici, il n'est plus de bruit.

Le chat, qui ronronnait, s'endort ;
Le feu, qui crépitait, se meurt.
Ainsi s'éteint le bruit du port.
D'où ne monte nulle rumeur.

Alors, mon doux fantôme approche
Tout près de moi, resplendissant.
Très doucement tinte une cloche ;
Sur mon cœur est mon bel enfant.

La chanson du marin

J'aime la mer et sa rude chanson ;
Elle a tôt fait d'éveiller mon courage,
Lorsque, bien las, je hâle le poisson
Pris au filet, là-bas, vers le grand large.
Ohé ! Oho ! Brave matelot !

J'aime la mer, quand sur le roc breton,
Où le ressac glisse, fine dentelle,
Je crois revoir, chez nous, la jouvencelle,
Ma Mie, sous sa coiffe des jours de Pardon.
Ohé ! Oho ! Aime matelot !

J'aime la mer, domaine de Morgan,
Qui, à minuit, sous les rayons de lune,
Bercée par la houle de l'Océan
Chante au marin, monté dans la grand'hune :
Ohé ! Oho ! Viens beau matelot.

Les titans

Bien souvent, j'ai vu le rocher
Se tenir droit, devant la lame
Qui venait, sur lui, se briser,
Roc dur, orgueilleux, sans âme.
Elle reculait, en hurlant.

Je l'ai vue revenir dix fois,
Cent fois, à ses pieds se rouler,
Pendant que soufflait le Noroît
Et qu'étaient ancrés les thoniers.
Sa voix se perdait dans le vent.

On doit entendre l'assaut fou
Des maisons de pêcheurs, bien closes,
De ce combat, et mille choses,
Qui feraient penser : La mer joue,
Si ce n'était son cri dément.

Le ruisseau

Le ruisseau s'en va, gai et clapotant,
Fier de son eau claire, il court en chantant
Au feuillage vert, baignant dans ses ondes,
Un beau chant d'amour, aux notes profondes.

Le ruisseau s'en va, riant au soleil,
Riant à la lune, admirant l'abeille,
Le beau papillon, ainsi que la fleur.
Il prend en pitié, le saule pleureur.

Le ruisseau s'en va, dansant sur la pierre,
Qui, ici et là, dresse une barrière
Pour briser sa course et pour le blesser.
Le petit ruisseau se met à pleurer.

Ruisseau chantant, onde jolie,
Tu es l'image de ma vie.

Mme MARIE GUY

L'Iroise

Honneur à ces marins ! honneur au capitaine !
Equipage sacré par les faits les plus beaux.
La gloire vous sourit, sa voix qui vous entraîne
Dit de vous escorter en hissant les drapeaux !

Le goëland rallie, en s'éloignant du gouffre,
Où rien ne peut tenir sur le flot déchainé.
Guettant le triste appel dans le vent qui s'engouffre
Le sauveur est présent. Il part... bien décidé...

Puis, il retournera s'il le faut, dans l'orage :
Pour sauver quelque vie, tirer quelque vaisseau.
Sans bravade, sans bruit, il ramène au rivage
Un rescapé de plus, un fait d'arme au tableau !

Orgueil de notre part ! Nom célèbre ! L'Iroise
Souvent vainquit la gueuse et le pire ouragan,
Mérita les bravos, les ports où l'on pavoise.
Le travail accompli fit de lui un Titan !

Mermoz, reste dans notre Ciel

Français de grande allure,
Ton nom est un drapeau !
La gloire la plus pure,
Tu la conquis là-haut !

Nous te verrons toujours
Planer : tel un grand aigle,
Traçant avec amour
Le devoir... et la règle !

Reste dans notre ciel
Où toute une phalange
De braves, sans mélange,
Forment un arc-en-ciel !

PAULE MALHERBE

A Phébus

(En hommage affectueux à Madame Prom,
professeur de littérature).

Harmonie, ô Phébus, quelle lyre improvise,
Pour ma muse qui chante, un gazouillis d'oiseau,
Des éclats irisés et des arpèges d'eau,
Que ton plectre de nuit, dans l'air bleu divinise...
De quelles vibrations, s'agite ce cristal,
Saphir luminescent du vide et du silence...
Est-ce le chœur dansant des muses, qui s'élançe,
En ces voiles, tout près du flot horizontal ?
Et ces doux bruits de chute et la douceur ailée
Qui flotte sur des voix, ont-ils franchi les mers
Pour m'apporter leurs sons, ta musique étoilée,
Et ce rythme de pas, peuplant mon cœur désert...
...Est-ce ton luminaire, aux froissements de soie,
Phébus, dieu de clarté ! dans mon obscure nuit,
Un cortège crépité, étincelle et me suit,
Dorant, chaque fleur d'ombre, à des flammes de joie !
L'odeur, que je respire et qui s'élève encor
Aux frémissements d'air que tes cygnes contemplant,
Monte-t-elle, ce soir, des colonnes du temple,
Où fument tes encens au creux des trépieds d'or !
Je vois, dans ces parfums, le dépôt des offrandes,
Et la couronne offerte aux fronts de tes élus !
Laisse-moi, sur le sol, s'échappant des guirlandes,
Ce calice effeuillé, qu'un dieu ne voudrait plus...

Phnom-Penh, le 14 Septembre 1954.

CHARLOTTE MAURICE

Etre poète

A Auguste Bergot.

La poésie étincelante
Est la source de pureté,
Une parure brillante,
Unique et de qualité,
Sertie d'or et de pierreries,
Breloques, agrafes, camées.
Toujours avec amour, créés
Les vers enrichis, ciselés,
Par le créateur inspiré
Multiplient les joailleries.

Etre un poète,
C'est adorer la voie lactée,
Rêver de conquête,
Aimer le divin, la gaieté,
Jeter de la lumière,
Abondamment, à pleines mains,
Sur les âmes fières,
Libres, dociles, des humains ;
C'est faire profiter
Ses frères, généreusement.

Par un beau soir d'été,
Sous un merveilleux firmament,
Un rayon de lune
Voyage silencieusement.
Dans les vapeurs brunes,
Les muses, sur leurs fils ardents,
Les pêcheurs de lune
Font pleuvoir des trésors,
Rubis, saphirs : paillettes d'or...

Vénus

Le char de la divinité
Attelé de six colombes
De rosaces dorées sculpté
Fleuri de roses qui tombent

Sur les Amours en s'effeuillant
Transporte la fraîche beauté,
Reine bien-aimée des amants
Toute de grâce, de volupté

Diaphane et souriante
Ainsi que l'éternel printemps,
Indolente, triomphante
Traversant l'espace et le temps

Vers les merveilleux bocages
Peuplés de nymphes assoupies,
Emportée sur les nuages,
Vénus vole vers Adonis.

La relique

Ah ! palette multicolore,
Je revois avec tendresse
La main qui te fit multiflore.
Tes contours, je les caresse.
Tu es un aimant pour mes yeux ;
Tes couleurs, leur diversité
Sont comme l'arc-en-ciel des cieux.
Nuances graduées de beauté
Choisies avec un si grand soin,
Amoureusement, patiemment,
Vous rutiliez dans le recoin
Où, accrochée pieusement
Par le culte du souvenir,

Réunissant le moindre objet,
Il n'est pas près de s'évanouir !
En former un long chapelet
De soupirs, de regrets, d'Amour,
Ainsi, voilà chaque chose
Transformée en chagrin si lourd
Que le soupeser, on ne l'ose...
Psalmodiant l'ode lyrique
Tard dans la nuit en adorant
La si précieuse relique
De celui qui n'est plus vivant.

Le Dernier Centaure

Dans la forêt sombre
Le dernier centaure
Sous la voûte d'ombre
Que le soleil dore
Chemine lentement.

Sa large poitrine
Se gonfle et se tend ;
En lui la racine
D'un mal déjà lointain

Se fortifie... grandit...
Le règne des humains
Va triompher sur lui.
L'homme a massacré

Tous ceux de sa tribu.
Lui, le chef vénéré,
Dans sa clairière a vu —
Bipèdes abhorrés —

Un groupe d'hommes blancs
Aux longs cheveux dorés
Qui, demain, dans ses flancs
Vont, de l'arc, lancer la flèche

De l'extermination.
Et ses pleurs l'empêchent
Dans son orientation.
Il peut se coucher là ;

Attendre l'aurore,
Advienne que pourra :
La verra-t-il encore ?
Une fumée blanchit,

Monte vers la nue ;
Une flamme rougit.
De bizarres statues
S'agitent près d'un feu.

De ses yeux désolés
Le centaure si vieux,
Fatigué, isolé,
Pense à son dernier jour.

Et son regard embrasse
La forêt, son Amour.
Il sent son cœur de glace.
C'est sûr ! Il va mourir

Cela va éviter
D'horriblement souffrir
Et tout précipiter.
Le roi de la forêt

Ne craint pas le combat.
Il l'attend, il est prêt.
Ceci ne sera pas !
Abreuvé par le fiel,
Le roi qui fait grâce
Lève les yeux au ciel
Qu'il regarde en face.
L'odieuse blessure
Epargnera son flanc,
Son cœur, sa figure...
Il trépassa en dormant.

★

Epitaphe

à Charlotte Maurice.

Tristan Corbière ici repose
pour qui la gloire — enfin — a lui.
Passant, fais une courte pause
et si tu l'aimes, prie pour lui
qui se para de sa névrose...
« son naturel était la pose ».

Auguste BERGOT.

Orage sur la mer

L'orage lentement s'éloignait de la mer
Amoncelant ses tourbillons vers les montagnes ;
L'or fulgurant et vertigineux d'un éclair
Eblouissait de peur les lointaines campagnes.

Le vent brutal couchait les herbes sur le sol
Et sifflait dans les joncs comme un nid de vipères ;
Tout vibrait, tout geignait ; le pauvre tournesol
Avait des gestes fous d'hommes qui désespèrent.

Le tamaris laissait flotter ses longs doigts fins
Couchés au fil du vent telles des algues vives,
Et les vagues, singeant les ébats des dauphins,
Se poursuivaient en écumant, jusqu'à la rive.

L'orage lentement s'éloignait de la mer.

Les vagues de la mer couraient comme des folles,
Comme si leur destin ne fut que de courir...
Et dans le soir, cheveux aux vents, longues et molles,
S'en allaient où les dieux les voulaient voir mourir.

Elles passaient, monstrueuses en leurs chairs glauques,
Courant sur l'eau profonde et vertes de fureur ;
Les rocs, aux doigts crochus, mettaient leurs bords en
[loques ;

Elles passaient, lourdes d'épouvante et d'horreur...

On les voyait casquer leur panache d'écume
En le laissant flotter au creux des reins mouvants ;
La sainte émotion des sybilles de Cumes
Tordaient leur longue suite en remous énervants.

Les vagues de la mer couraient comme des folles...

Angulus ridet ⁽¹⁾

« Ce coin me sourit », affirmait Horace,
Evoquant Tarente et son charme exquis...
Pour moi, je connais plus aimable grâce,
Par elle mon cœur est déjà conquis...
Point ne m'est besoin d'avoir vu Tarente
Puisque je te vois sourire à mes yeux,
Puisque je te chante, ô sol des aïeux,
Rivage embaumé, Bretagne crivrante :

— « Ce coin de terre me sourit...
C'est la terre où l'ajonc fleurit ! »

Entre mes vieux murs couronnés de mousse,
Peupliers d'argent, vieux chêne roussi
Sur mon jardin font une ombre douce...
Souvent leurs grands bras implorent merci...
Et le tamaris, bon vieillard sensible,
Gémit et frissonne aux coups du noroît
Tandis que l'osier péniblement croît...
Mais j'entends chanter un chœur invisible :

— « Ce coin de terre me sourit...
Car l'œillet de nacre y fleurit ! »

(1) Horace (*Odes* II, 6, 13).

Pourquoi m'en aller en terre lointaine,
Pourquoi désirer ouïr d'autres chants,
Si j'ai le pré vert, si j'ai la fontaine
Où peinait Sainte Haude au retour des champs ?
...Je vois s'incliner sa tête enfantine,
Je vois ses cheveux comme un genêt d'or
Sur l'eau de la source ondoyer encor...
Et j'entends chanter la cloche argentine :

— « Ce coin de terre me sourit...
La fleur de sang, rouge, y fleurit ! »

Lorsque tintera, Dieu de paix, cette heure
Où mon âme enfin prendra son envol,
Laissant l'humble corps à l'humble demeure,
Je me souviendrai de Salaün le Fol...
Dans un rayon bleu comme une verrière,
Au chêne céleste en se balançant,
Doux et fraternel, ce saint innocent
Chantera pour moi son chant de lumière :

— « Ce coin de terre me sourit...
En hiver le lys y fleurit ! »

J'aurai chaque mois, le premier Dimanche,
Bannières de feu, brûlante croix d'or...
Rubis et saphir, douce perle blanche
Viendront me baiser, lumineux trésor !
Et le bon Recteur viendra comme un sage
Bénir chaque tombe ainsi qu'un berceau...
Et chaque défunt, chantant son morceau,
Lui dira merci puisque c'est l'usage :

— « Ce coin de terre me sourit...
Car l'AVE du Ciel y fleurit !... »

Triolets pour Sainte Haude et Saint Tanguy

Parmi tant de nos vieux récits
Je rêve à celui sur Sainte Haude...
Je vous le donne un peu concis —
Parmi les Saints des vieux récits,
La Patronne des... raccourcis
Eut un frère à la tête chaude...
Parmi les Saints des vieux récits,
Célébrons Saint Tanguy, Sainte Haude...

On m'a dit qu'ils étaient jumeaux ;
Lui, partit en guerre lointaine...
— O frémissement de drapeaux ! —
Croyez-vous qu'ils étaient jumeaux ?
Elle, sous les mouvants ormeaux,
Lavait le linge à la fontaine...
On m'a dit qu'ils étaient jumeaux...
Lui, partit en guerre lointaine...

Puis... mit sa sœur au Paradis
En lui faisant perdre la tête...
— Il faut le prendre au sens précis —
Lui, mit sa sœur au Paradis...
Les guerriers sont bien étourdis,
Il aurait dû faire une enquête...
Il mit sa sœur au Paradis
En lui faisant perdre la tête !

Mais comme ils étaient bons jumeaux
Elle ne lui garda rancune...
Ils s'aimaient depuis leurs berceaux...
Ils furent toujours bons jumeaux
A part cet incident moins beau,
Peuh ! qui n'eut d'importance aucune
Puisqu'elle dit : « C'est mon jumeau,
Je ne lui garde pas rancune !

Car s'il eut le bras un peu vif,
Si l'on veut, l'humeur un peu prompte,
— Ce qui fit son geste incisif —,
Oui, s'il eut le bras un peu vif
Puis le regret un peu tardif
D'avoir gobé tel vilain conte, (1)
Pour Dieu son amour est bien vif,
A Le servir son âme est prompte !

Et nous voici sur le vitrail
Qui fleurit en notre chapelle
Comme une rose en éventail...
— O bleu des soirs sur ce vitrail ! —
Mais puisque le flot de corail
Inlassablement nous appelle,
Nous descendons de ce vitrail
Pour offrir à notre chapelle...
...L'encens de la côte si belle !... >

(1) Les calomnies de sa marâtre sur le compte de sa pauvre sœur,
déjà reléguée hors du château).

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1959

Imprimerie du Cantal, Aurillac.
